

son, il fallait fuir les spectacles, non-seulement parce qu'ils étaient sanguinaires comme l'amphithéâtre, infâmes comme le théâtre, pleins de violences et de folie comme le cirque; mais surtout parce que chacune de ces voluptés était un acte de la religion des idoles, s'accomplissant en face des idoles et en l'honneur des idoles¹. Il fallait éviter de s'asseoir à ces repas publics, pleins de débauche et de superstition, qui se célébraient sur les places au jour natal des empereurs. Il ne fallait même pas ce jour-là illuminer sa porte et la couronner de feuillages, parce que c'est aux dieux tutélaires de la porte que ces hommages étaient adressés². Le paganisme était de tous les instants. La vie du chrétien devait être une protestation, intérieure ou manifestée, mais une protestation de tous les instants.

On le comprend : la vie du chrétien était pleine de difficultés; elle devait l'être, n'y eût-il eu que la difficulté du serment! Chez les païens l'habitude du serment était continue, il se mêlait non-seulement à la vie politique et judiciaire, mais à la vie familière, intime, domestique. On prodiguait les serments d'autant que le serment inspirait moins de confiance. On cherchait à se lier mutuellement par quelque lien que l'on vénérât, par quelque influence superstitieuse dont on eût peur. Le plus souvent on faisait

et des viandes étouffées, *Act.*, xv, 29; Tertull., *Apol.*, 9; Minut. Félix, 50; Clem. Alex., *Pædagog.*, III, 8, ad fin.; Origène, *C. Cels.*, VIII, 50; Leo imperator, in *Constit.*, 58; la réponse des martyrs de Lyon, que nous citerons plus bas, liv. VI, ch. viii. Augustin, *contra Faustum*, xxxii, 15, atteste que, de son temps, en Occident, cette loi avait cessé d'être pratiquée.

¹ Minutius Félix, 12; Tertull., *Apol.*, 55; *ad Martyr.*, 2; *de Idol.*, 5, 15; *de Spectac.*, en entier. « Une femme chrétienne s'étant laissée conduire au théâtre, en revient possédée du démon. On veut l'exorciser, le démon répond : Elle m'appartient à bon droit, je l'ai saisie sur mon domaine, *eam in meo inveni.* » Tertull., *de Spectac.*, 26.

² Minut., 26; Tert., *de Idol.*, 15; *Apolog.*, 55.

juré par le génie, la fortune ou le salut de l'empereur, parce qu'alors le parjure devenait crime de lèse-majesté¹. Entre chrétiens cela n'était pas nécessaire; comme le conseillait saint Jacques², on répondait oui ou non; ce oui et ce non suffisait à la foi confiante d'un frère. Mais vis-à-vis des païens, que devait-on faire? On avait appris à ne pas attester légèrement le nom de Dieu, à plus forte raison, à ne pas attester une divinité qui n'existe pas, une idole, un démon, un César³. Ne pas demander de serment au païen, c'était possible à la rigueur. Mais ne pas accepter son serment et ne pas le lui rendre, c'eût été rompre tous les liens, ceux même de la vie domestique. Accepter le serment du païen! mais quel serment? Jurer vis-à-vis du païen! mais par quel Dieu? Quelle divinité, révérée également du païen et du chrétien, pouvait être leur mutuel garant⁴?

Bien des affaires donc, bien des professions devenaient impossibles au chrétien, comme d'autres lui étaient interdites⁵. Les professions païennes par excellence, celle de fa-

¹ Voy. Horace, II *Ep.*, 1, 15; Suét. in *Claud.*, 11; in *Cal.*, 27; Tacite, *Annal.*, I, in fine; Tertull., *Apolog.*, 55; *ad Scapul.*, 2; Minutius, 28.

² Jac., v, 12.

³ Matth., v, 34, 38; Justin, *Apol.*, 1, 16.

⁴ Les chrétiens n'admettaient pas le serment par le génie ou la fortune de l'empereur, lequel supposait une divinité particulière protectrice de l'empereur, mais bien le serment par le salut de l'empereur, lequel n'était qu'une marque d'attachement à sa personne. Tertull., *ad Nation.*, 1, 17; *Apol.*, 52; saint Polycarpe dans Eusèbe, IV, 15; Athanase, *ad Constantin.* Nous dirons plus tard, comment pour résoudre cette difficulté du serment, qui était un des grands obstacles à la vie amicale entre païens et chrétiens, l'auteur du dialogue *Philopatris* propose le serment par le Dieu inconnu d'Athènes.

⁵ « On refuse le baptême, à moins qu'ils ne renoncent à leur métier, au fabricant d'idoles, à l'acteur ou à l'actrice scénique, au cocher (du cirque), au gladiateur, au coureur dans le stade, au ministre des jeux et en particulier des jeux olympiques, au joueur de flûte, de cithare ou de lyre, au

bricant d'idoles, d'astrologue, de devin, de prophète, d'interprète des songes, de comédien, de gladiateur, de bestiaire, de cocher au cirque, tout ce service de la superstition et de la volupté qui nourrissait, dans le monde païen, tant de milliers d'hommes, lui était nécessairement interdit. Il fallait même que l'ouvrier chrétien veillât à ne pas contribuer indirectement à un travail dont le but aurait été le temple ou l'autel des démons¹.

De plus, l'enseignement de la jeunesse païenne était à peu près impossible au chrétien : le grammairien, l'instituteur de l'enfance, n'était guère alors qu'un professeur de mythologie, astreint à mille usages ou cérémonies païennes, donnant à Minerve les prémices de son gain, couronnant son école à la fête de la déesse Flora². Le commerce lui-même avait ses difficultés : sans parler des tentations si fréquentes de gain illicite, de tromperie, de parjures, on n'empruntait pas, on ne se rendait pas caution sans prendre les dieux à témoins ; le style même du notaire, comme nous dirions, était entaché d'idolâtrie³.

La milice était-elle permise ? La plupart des chrétiens, s'appuyant sur la parole de saint Jean-Baptiste et l'exemple du centurion Corneille⁴, consentaient, sinon à rechercher,

danseur, au cabaretier, aux *leuones*, *meretrices*, *cinædi*, aux aliénés, aux diverses sortes de devins, magiciens, augures, fabricants d'amulettes ; tous ceux-là, même s'ils déclarent renoncer à leur métier, doivent être éprouvés pendant quelque temps. A ceux qui ont eu la manie du théâtre, des chasses, hippodromes, combats, on recommande de changer de vie. » (*Constit. apost.*, VIII, 52.) Le soldat est averti, comme l'avait averti saint Jean-Baptiste, de se contenter de sa solde. (*Ibid.*)

¹ Tertull., *de Idol.*, 4, 9.

² *Ibid.*, 10.

³ *Ibid.*, 11, 25.

⁴ Luc., III, 14 ; *Act.*, x, 1.

du moins à subir la milice ; et l'Eglise n'a jamais désapprouvé cette conduite. Quelques-uns pourtant, plus rigides, voyaient dans ces aigles, dans ces drapeaux, dans ces couronnes de lauriers qu'il fallait porter à certains jours, des signes d'idolâtrie. D'autres enfin, plus excessifs encore dans leur rigueur, blâmaient l'usage des armes chez le chrétien qui ne doit pas rendre injure pour injure¹ ; il leur semblait que le christianisme fût un sacerdoce que l'effusion du sang aurait souillé, et ils nourrissaient le rêve d'une société et d'un monde tout entier chrétien, où la paix s'établirait par l'unité des cœurs en Jésus-Christ, et, où, faute d'ennemis, la milice serait inutile.

Les magistratures étaient-elles permises ? Si elles étaient licites, du moins étaient-elles rarement possibles². Les ambitionner, sinon les occuper, ne convenait pas à la modestie du chrétien : même les dignités ecclésiastiques ne devaient pas être recherchées, et on les donnait de préférence à celui qui les repoussait. De plus, aux yeux de beaucoup de fidèles, condamner un homme, le frapper de verges, le faire mettre en prison, pouvait être nécessaire à la société ; mais n'était pas l'œuvre d'un chrétien : excès

¹ Voy. Tertull., *de Idol.*, 19 (quoique dans cet écrit il soit encore catholique), à plus forte raison dans l'écrit montaniste, *de Corona militis*, 11 ; Origène, *contra Cels.*, V, 55, VII, 26, VIII, 75-75. Tertullien convient néanmoins que les chrétiens sont nombreux dans l'armée (*de Corona*, 1) ; et même dans ses apologies il s'appuie sur ce fait. (*Apolog.*, 57, 42, *ad Scapulam*, 4) V. encore *Ep. ad Diognet.*, 5 ; Eusèbe, *Demonst. evang.*, I, 7. Grand nombre de soldats chrétiens ou martyrs : la légion Fulminante sous Marc Aurèle, la légion Thébéenne sous Dioclétien, composées tout entières de chrétiens, etc.

² Origène, *C. Cels.*, VIII, 15, 74, 75 ; Tertull., *Apol.*, 58, 46, *de Pallio*, 5, *de Penit.*, 41, *de Spect.*, 22, *de Idol.*, 17, 18, 67 ; Minut. Fél., 12 ; Cyprien, *Ep. 8 ad Donatum*. Plus tard, les fonctionnaires chrétiens furent déchargés par les empereurs des spectacles et autres obligations païennes. Eus., *Hist.*, VIII, 1 et un rescrit de Septime Sévère que je citerai plus loin.

de douceur peut-être, mais naturel en face des excès de la dureté antique. Pour tous les fidèles, mille cérémonies idolâtriques imposées à la plupart des fonctionnaires de l'État, les sacrifices obligés, les jeux qu'il fallait donner ou auxquels il fallait présider, les soins à prendre du culte des dieux, les serments à prêter, la pourpre qui était un insigne commun avec les dieux, et comme « le costume du démon, le magistrat de ce siècle, » les faisceaux, signe du droit de mort que le chrétien ne voulait pas exercer; tout cela formait un obstacle à peu près insurmontable à l'acceptation de la plupart des charges publiques.

Ce que nous appelons les professions libérales, était au moins très-difficile. Il y eut, sans doute, des peintres et des sculpteurs chrétiens; nous le savons par les catacombes et nous en voyons assez pour savoir qu'ils n'avaient pas dédaigné de s'instruire à l'école de l'art hellénique; mais on comprend que l'art chrétien était pour eux autre chose qu'une profession, encore moins une source de fortune. Il y eut des chrétiens au barreau, nous le savons; mais là, que de coutumes païennes à repousser, que de singularités chrétiennes à laisser voir et à soutenir! Il y eut des médecins chrétiens; mais là encore que de scrupules le chrétien rencontrait sur sa voie! La nuance à cette époque était si peu marquée entre l'incantation et la médecine, entre l'amulette et le remède, entre le prêtre d'Esculape et le disciple de Galien¹.

Il ne restait donc guère au chrétien que deux des occu-

¹ Tertullien, *Idol.*, 17, 18. — Plin (H. N., XXVIII, 2-4) confond sans cesse les deux choses, et le chrétien Tatiën (18, 20) n'est pas loin de les confondre. Arnobe (II, 44) parle de « beaucoup d'orateurs, grammairiens, rhéteurs, médecins, savants, qui, méprisant tout ce qui, dans le passé, les avait oc-

pations de la vie civile : pour le pauvre, le travail des mains, et j'ai déjà dit jusqu'à quel point, par le seul fait de la renonciation à tant d'autres professions, le travail manuel était relevé, aidé, reconstitué, honoré¹ : pour le riche et le lettré, le travail des mains encore, s'il était assez humble pour se faire honneur de descendre jusque là; sinon et si l'activité de son intelligence réclamait un emploi, son emploi, ou pour mieux dire son titre le plus habituel était celui de philosophe. Nous avons déjà fait voir et nous montrerons plus intime encore cette alliance de la philosophie et du christianisme. Il est remarquable que de tous les titres profanes, le titre de philosophe est le seul que des chrétiens se soient fait honneur de porter. Le christianisme s'est appelé une philosophie, ses docteurs des philosophes, ses assemblées des écoles. Le christianisme touchait donc à la fois à ce que les hommes estimaient le moins et à ce qu'ils estimaient le plus, le travail manuel et la philosophie; les deux professions les plus libres qui fussent alors, dont l'une pouvait se rendre, et dont l'autre s'était parfois rendue indépendante des dieux. De cette façon, non pas ennemi de la société politique, mais bien souvent repoussé par elle, le chrétien quittait le Forum; il cessait de porter la toge, l'habit du citoyen; il se réduisait à la tunique, l'habit de l'ouvrier, à moins qu'il ne mit par-dessus le manteau noir du stoïcien². La société chrétienne pouvait passer pour une société de pauvres et d'artisans dirigée par quelques philosophes.

cupés, n'ont plus ambitionné que l'honneur d'enseigner le christianisme. »

¹ Voy. ci-dessus, p. 158 et s.

² Sur l'usage de la toge et du pallium, voy. Tertull., *de Pallio*, et surtout 5, 6.

Ainsi la rupture était profonde. Quoique Tertullien exagère toujours un peu dans le sens du rigorisme, on peut admettre ses paroles comme à peu près vraies : « Chez nous, dit-il, toute ambition et tout désir de gloire est refroidi. Nous ne renonçons pas seulement à vos spectacles, superstitieux par leur origine, condamnables par leur objet. Nous n'avons même pas besoin de vos assemblées. Nulle chose ne nous est plus étrangère que la chose publique. Il n'y a pour nous qu'une seule république, c'est le monde¹. »

Jusque dans la mort, enfin, se continuait cette séparation et cette rupture entre le chrétien et le païen. Le païen mort était couronné de fleurs; ce genre d'apothéose était épargné au chrétien. La dépouille du païen, objet pour les siens d'une répugnance craintive et superstitieuse, était jetée à la hâte sur un bûcher, livrée aux flammes, et le peu qui en restait caché dans une petite urne; la dépouille du chrétien, au contraire, plus aimée et plus vénérée, parce qu'on la savait prédestinée à la résurrection et à la gloire, était conservée avec respect, entourée d'aromates et pieusement déposée au sein de la terre qui devait la rendre un jour².

Mais maintenant, ayant, par cette héroïque séparation, purifié sa vie de tout paganisme, il fallait la remplir de la vérité. Il fallait vivre de plus en plus dans la cité chrétienne et en Celui qui la gouverne. Au lieu de cette influence mauvaise qui envahissait tout, il fallait que l'œuvre du Christ, à son tour, envahit tout. Les plus grandes

¹ Nec ulla res nobis magis aliena quam publica. Unam tantum reipublicam agnoscimus mundum. *Apol.*, 58.

² Minutius Félix, II, 54; Tertullien, *Apol.*, 42; Lactance, *Institut. div.*, VI, 42; Origène, *G. Cels.*, VIII, 50; Augustin, *de Civ. Dei*, I, 15; Justin, *Apol.*, I, 10.

choses et les plus petits détails de la vie devaient porter un autre cachet et passer de la loi des idoles à la loi de Dieu. La maison du chrétien n'était plus la même. Celui dont le front avait été marqué au signe de son maître, devait autour de lui marquer tout du même sceau. Sur les instruments de son travail, sur la bague qu'il portait à son doigt, sur les vases qui garnissaient sa table; l'image du bon Pasteur, celle de Moïse frappant le rocher, celle des deux apôtres, Pierre et Paul, remplaçaient le feu de Vesta, la louve de Romulus et de Rémus, le char ailé de Vénus, le caducée de Mercure¹. Comme l'Égypte païenne avait ses hiéroglyphes, les chrétiens s'étaient fait une langue emblématique cachée aux païens et avec laquelle ils écrivaient leurs pensées sur le verre, le bronze ou la pierre. Une ancre désignait l'espérance²; une branche d'olivier, la paix; le paon ou le phénix, l'immortalité³; un pêcheur, le baptême⁴; la colombe, le Saint-Esprit; le poisson (ΙΧΘΥΣ)⁵ désignait le Poisson divin qui a traversé pour nous les eaux de la tribulation et nous a régénérés par les eaux baptismales; le cerf était l'âme altérée qui s'abreuve à la fontaine d'eau vive⁶; la brebis, l'âme fidèle; le bouc, le pêcheur;

¹ Sur la fréquence des images de saint Pierre et de saint Paul, voy. Eusèbe, *H. Ecl.*, VII, 48; Augustin, *de Consensu evangel.*, I, 10. L'auteur païen du traité *Philopatris* nous décrit les traits de saint Paul. V. de plus les monuments.

² Fondé sur saint Paul, *Heb.*, VI, 19; Clem. Alex., *Pædag.*, III, 41.

³ Clemens, *I Cor.*, xv

⁴ Clem. Alex., *Pædag.*, III, 11, 12.

⁵ Tertull., *de Bapt.*, I; Hieron., *Ep.* 7. Sur cet emblème, si fréquent dans les monuments chrétiens, voy. la dissertation de M. de Rossi, *de Christianis monum. signis exhibentibus* dans le *Spicilege* de Solesme, t. III, p. 545. On en sait l'origine : ἰσχυρὸς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ (Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur).

⁶ Voy. psaume XLI.

un navire voguant vers le ciel était l'Église ou l'âme chrétienne¹; un phare rappelait la sainte lumière de la foi; un pain ou une coupe de vin, quelquefois aussi le blé ou la vigne, la moisson ou la vendange, désignaient la sainte Eucharistie.

Souvent aussi les scènes de l'Ancien Testament, connues même des païens, étaient le voile sous lequel l'œil du chrétien savait deviner les mystères de la loi nouvelle. Ce qui avait été une prophétie des faits à venir devenait un symbole des faits accomplis. La création de l'homme rappelait sa rédemption²; le sommeil d'Adam, la mort du Christ³; l'arbre du paradis terrestre, l'arbre de la croix; l'arche de Noé, avec la colombe et le rameau, désignait l'Église dans ses tempêtes et dans ses divines espérances; Moïse était saint Pierre; Abel⁴, Isaac, Joseph, Jonas surtout représentaient le Christ dans ses souffrances, dans sa mort, dans sa sépulture, dans sa résurrection, dans son éternel repos; l'arche des Hébreux contenant la manne figurait le trésor de sa doctrine; le chandelier à sept branches rappelait l'éclat de sa lumière⁵. Les trois Hébreux dans la fournaise et Daniel au milieu des lions célébraient le courage des martyrs et la protection de Dieu sur ses saints. Les souvenirs même de la Grèce mythologique n'étaient pas toujours rejetés. Orphée dont on avait fait le chantre de l'unité divine, Orphée avec sa lyre apprivoisant les bêtes féroces, représentait le Fils de Dieu, domptant les vices et adoucissant

¹ Clem. Alex., *ibid.*

² V. Theoph. Antioch., 41, 25; Justin, *Tryph.*, 88.

³ Tertull., *de Anima*, 43. Jésus-Christ appelé le nouvel Adam. I *Cor.*, xv, 45.

⁴ Voy. Clem., I *Cor.*, IV; Theoph. Antioch., II, 29; Prudentius, in *Præfat. amant.*; Tertull., *ad Judæos*, 5.

⁵ Clem. Alex., *Strom.*, V, 6.

sant la barbarie des païens. Dans tout cela les idolâtres pouvaient ne voir qu'une capricieuse ornementation, ils respectaient par indifférence. Le Christ lui-même, sous la figure du bon Pasteur, sa brebis sur ses épaules, jeune, sans barbe et avec la courte tunique, pouvait simplement leur paraître une scène rustique comme l'art funéraire aimait à les multiplier. Le chrétien seul pénétrait le sens caché sous ces emblèmes et remerciait le discret pinceau ou le ciseau ingénieux de l'artiste pour les douces vérités qu'il avait rappelées à son âme.

Par un semblable motif de prudence et de respect, la croix n'apparaît guère parmi les emblèmes chrétiens de cette époque. ¹ Cette croix « folie pour les païens et scandale pour les Juifs, » eût été reconnue et profanée. Mais la croix, présente aux yeux de la pensée, sinon aux yeux du corps, n'en était pas moins, dès cette époque, le symbole dominant du christianisme. Si le chrétien ne la traçait pas sur le marbre avec le ciseau ou avec le pinceau sur la pierre, sans cesse son doigt la traçait sur son propre corps. Au lever, au coucher, à la sortie, à la rentrée, avant le bain, avant le repas, à l'heure où il prenait ses vêtements, à l'heure où il allumait sa lampe, il marquait du signe de la croix ou son front, ou ses habits, ou son siège, ou son lit. Il l'écri-

¹ Il y a cependant des figures de croix dans quelques-uns des monuments des premiers siècles. Le vêtement du fossoyeur Diogène (Aringhi, VI, 25) est chargé d'un grand nombre de croix. Un grand nombre de briques des thermes de Dioclétien sont marquées de croix. La croix sur des lampes sépulcrales (Bartoli, VI, 12). Dans un étage inférieur du cimetière de saint Calixte sont des tombes portant en belles lettres grecques, ΠΟΙΝΑ. ΕΧΙΕΡΟΣ. Sous le premier nom est une croix grecque, sous le second une ancre. D'après la forme des lettres, M. de Rossi attribue ces inscriptions à l'époque la plus ancienne, et suppose qu'on se sera hasardé à y tracer la croix, à cause de la situation de cette crypte plus cachée que les autres. Je ne parle pas des temps postérieurs à Constantin, où la croix abonde.

vait sur le front de ses enfants pour que ses enfants fussent bénis¹. Il appelait la croix le bois sauveur, le trophée, le signe, le cachet sacré². Les païens et les Juifs lui reprochaient de l'adorer, et, non pas seulement d'adorer la croix du Sauveur, mais de saluer jusqu'à la croix où était attaché le dernier des criminels³. Tout en repoussant cette attaque, le chrétien aimait à montrer à ses ennemis l'image de la croix écrite partout de la main du Créateur ou de la main des hommes. « Elle est, disait-il aux païens, au-dessus de vos navires; c'est le mât avec sa vergue. Elle marche à la tête de vos armées; le *vexillum*, l'enseigne de la cavalerie, n'est que la croix dorée et ornée. Elle est dans les monuments de vos victoires; le trophée est une croix, et l'armure qu'on y suspend figure le crucifié. Plusieurs de vos dieux ne sont autre chose qu'un poteau comme la croix. Tous vos dieux, moulés avec l'argile, ont été moulés sur une croix. » Il disait encore aux Juifs: « La croix est partout dans vos livres saints. Le Tau (T) qui fut tracé comme signe de salut sur la maison des Hébreux n'est autre chose qu'une croix; le serpent d'airain était attaché à une croix; l'agneau pascal que la loi vous ordonne de faire rôtir est mis devant le feu sur une croix. Moïse priant les bras étendus pour la victoire des Hébreux, Moïse figurait la croix. » Il disait enfin à tous: « L'oiseau qui vole, l'homme

¹ Tertull., *de Corona*, 5; *ad Uxorem*, II, 5; Cyrill., *Catech.*, 4; Basil. Magnus, *de S. Spiritu*, 27; Hieronym., *ad Eustochium*, 18; *ad Demetr.*, 97.

² Σωτήριον ἔξλον, Cyrill. Alex., *contra Julian.*, VI; Cyrill. Hierosol., *Ep. ad Constantin.*... Σωτήριον σημεῖον. Eusèbe, in *Vita Constantini*, I, 51. Τρόπαιον *ibid.* Σφραγίς, σφραγίς ἐπίσημα. C'est ce cachet dont parle Origène, *C. Cels.*, VI, 27; Epiphani., *Hier.*, 19. Les vers sibyllins emploient aussi cette expression de *cachet*, VIII, 244.

³ Minut. Fel., 9, 12, 29; Orig., *C. Cels.*, II.

qui nage figure la croix; et surtout l'homme dans l'attitude de la prière, debout, la tête levée vers le ciel, les bras étendus, cet homme représenté la croix⁴. » Ainsi retrouvait-il partout cet emblème douloureux et chéri.

C'est ainsi que le symbolisme chrétien se multipliait et avait besoin de se multiplier en face du symbolisme païen, si abondant et si divers. Car alors, personne, païen ou chrétien, ne se fût avisé de dire que plus un sentiment est sincère et ardent, plus on le cache; que le dogme puissant sur l'âme est celui qui est privé de toute manifestation extérieure; que le genre humain doit se vouer exclusivement au culte de l'idée abstraite. Il y avait des symboles pour tous; et pour le chrétien, ces symboles étaient des étendards qu'il eût rougi de ne pas lever en face des étendards de l'ennemi.

C'était en effet un étendard et une milice; le chrétien était un soldat. Son baptême l'avait fait enfant par la pureté, la docilité, la simplicité, et, dans le langage des pères, le chrétien est souvent désigné sous le nom et sous les traits d'un enfant. Mais en même temps, par le courage, par la constance, par la fidélité, son baptême l'avait fait soldat; nulle comparaison n'est plus fréquente dans les monuments chrétiens que celle du christianisme et de la milice. La dévotion païenne était basse et servile en même temps qu'orgueilleuse; elle n'était qu'un marché entre les vices et la peur. La dévotion du chrétien était autrement virile et généreuse. Par les promesses de son baptême il

⁴ V. sur tout ceci, Justin, *Apol.*, I, 55, *Tryphon.*, 40, 90, 91; Celse, dans Origène, in *Cels.*, VI, 27, 31; Minut. Fel., 9, 29; Tertull., *Apol.*, 12, 16; *ad Nation.*, I, 11, 12; *ad Judæos*, 2, 10, 12. *ad Marcion*, III, 18, 22. — Sur la forme de la croix, voy. en outre, Irénée, II, 42; *Poèmes sibyllins*, V, 256. VI, 26, 27, et l'acrostiche sur le mot Στῆθος; Hieron., *Ep. ad Heliod.*